141

GÉNÉRAL REIBELL
Ancien commandant de l'escorte de la Mission

CARNET DE ROUTE
DE LA
MISSION SAHARIENNE
FOUREAU LAMY

1898 - 1900

Préface du Général
DE CHAMBRUN

PARIS
LIBRAIRIE PLON

CARNET DE ROUTE

DE LA MISSION SAHARIENNE

FOUREAU-LAMY

(1898-1900)

14 AVRIL 1931
DEPOT LEGAL
B.N. VOLUMES
Éditeurs
A03537

8° LK8
2471

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1931.

MÉDAILLON DE FOUREAU ET DE LAMY AUX INVALIDES ET A OUARGLA

L'ÉPOPÉE SAHARIENNE

CARNET DE ROUTE

DE LA MISSION SAHARIENNE

FOUREAU-LAMY

(1898-1900)

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

RÉDIGÉ PAR

LE GÉNÉRAL REIBELL

ANCIEN COMMANDANT DE L'ESCORTE DE LA MISSION

Avec quatre dessins originaux du Médecin-Général-Inspecteur FOURNIAL, *onze gravures et une carte*

PRÉFACE DU GÉNÉRAL DE CHAMBRUN

PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e

Tous droits réservés

Copyright 1931 by Librairie Plon.
Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

A LA MÉMOIRE DE MES FILS

JEAN ET LOUIS

officiers aviateurs

morts pour la France.

PRÉFACE

Mon Général,

Que de souvenirs vous évoquez dans ce carnet de route! Votre récit me fait revivre le temps de ces longues étapes auxquelles l'épuisement seul mettait un terme. Je revois notre petit bivouac sans cesse déplacé mais toujours perdu au milieu du désert, nos tirailleurs et nos chameaux étendus inertes sur le sol, exigeant du sommeil la réparation de leurs forces, avant de continuer le chemin. Quand la caravane s'endormait ainsi dans le silence et la nuit, l'officier de ronde remarquait une lueur vacillante sous la transparence de votre tente; en dépit de la lassitude, vous écriviez l'histoire de la mission saharienne.

Et ce précieux document, sauvé par miracle des péripéties d'une marche incessante, des hécatombes du Tanezrouft, des incendies de la brousse soudanaise et des naufrages dans les rapides des rivières équatoriales, vous l'avez tenu secret, le destinant à un lecteur inconnu, celui qui, trente ans plus tard, serait assez éloigné de l'époque où s'accomplit cette épopée pour l'apprécier sans passion.

Si j'ai admiré jadis votre constante opiniâtreté à consigner les faits dont vous étiez le témoin, j'applaudis encore à la décision prise par vous de ne livrer, qu'aujourd'hui, votre carnet au public. Chez vos compagnons de route eux-mêmes, que le hasard des campagnes et de la grande guerre a épargnés, le temps a fait son œuvre. Ils possèdent à présent cette sérénité qui leur

permettra de sourire aux erreurs d'antan et, sans excès de fierté, ils pourront reconnaître leurs exploits.

Avec ce recul de trente années, combien paraissent clairs et simples les faits auxquels nous avons pris part et aussi tout le tableau des conquêtes coloniales de la France! Les querelles et les jalousies mesquines, les rivalités de mauvais aloi s'effacent. Sur un fond d'attente monotone et de patience inlassable brille soudain une action d'éclat et on voit se détacher les grandes figures. Celle de Lamy est au premier plan.

Mieux que d'autres, ce soldat, conscient de sa force morale, a su pénétrer la mentalité des peuples musulmans; il a été compris d'eux.

En 1891, *à El-Goléa, aux confins du désert, dans ces régions où le danger était partout et partout invisible, où la sauvagerie fuyait dans l'immensité et où l'immensité se perdait dans l'espace, il a réussi à atteindre les âmes et à fixer les choses.*

Pour écouter sa parole de justice et de bonté, nomades farouches, guerriers turbulents et altiers qu'un Koran mal interprété retenait loin de notre civilisation, franchirent les distances.

Sans intermédiaire, car il parlait l'arabe couramment, il communiqua à tout ce peuple en burnous, accroupi à ses pieds, sa pensée constructive et c'est ainsi qu'il est parvenu, sur un sable mouvant, à jeter les bases solides d'une paix définitive.

Il a souvent répété que Brazza lui servait d'exemple. De fait ses réussites, tant au Sahara qu'au Congo, avaient frappé le fondateur de notre empire du Centre Africain. Le maître avait remarqué l'élève et lui avait fait confiance. Il était persuadé qu'avec un tel chef la Mission Saharienne ne faillirait pas à sa tâche.

Je me souviens des nombreux conciliabules que tinrent ces deux enthousiastes quand vint le moment de déterminer le nombre de tirailleurs de notre escorte, l'armement, la quantité de munitions, les objets d'échange qu'il convenait d'emporter. Et, détail curieux, Brazza, qui, presque seul, avait mené à bien toutes ses conquêtes, se montrait encore plus prudent que son cadet. Il connaissait trop les pays que nous allions traverser pour confondre les tribus berbères qui vivent de brigandage avec les races noires, moins belliqueuses,

des régions équatoriales. Je ne puis oublier non plus leur dernier entretien. Le grand pacifique, pressant notre chef militaire sur son cœur, lui disait : « Que n'ai-je vingt ans de moins! C'est moi que vous rencontreriez au Tchad, prêt à serrer cette main qu'à travers le désert vous allez tendre aux missions venues du Soudan et du Congo. »

Lamy mort à quarante-deux ans, enseveli dans son succès, fut comme Brazza un admirable pionnier de la pacification du Continent noir. Partout où il a passé flotte à présent notre drapeau.

Le chroniqueur qui voudra écrire l'histoire de notre établissement en Afrique s'inspirera de votre récit poignant et coloré et le chef de bataillon, dont vous étiez le collaborateur et le confident, passera dans la légende. Mais pour nous qui l'avons connu et vu à l'œuvre pendant de longues années, faisant un perpétuel don de lui-même, alliant sans cesse la douceur à la fermeté, la justice à la force, réussissant à maintenir son autorité et son prestige, il restera simplement comme un vivant modèle, un guide que devront suivre les agents de la France, chargés de défricher ou de mettre en valeur son vaste domaine colonial.

A l'école de Lamy, l'officier et l'administrateur viendront s'instruire. Sans aucun doute, mon général, ils vous seront redevables de leur avoir transmis ces leçons empreintes d'une telle sympathie envers les indigènes; et ainsi vous aurez mérité la reconnaissance de ceux qui ont le privilège de représenter, au loin, non seulement la plus douce Patrie qui ait paru sous le ciel, mais aussi la dignité humaine.

A. DE CHAMBRUN.

AVANT-PROPOS

C'est à l'instigation de mon fils Henri, l'aîné de ceux qui me restent, et à l'occasion du Centenaire de l'Algérie que j'ai entrepris la publication des carnets de route que j'ai constamment tenus à jour au cours des deux années de la mission saharienne Foureau-Lamy et dont le seul mérite est celui d'être une sorte de film photographique de notre randonnée à travers l'Afrique, d'une exactitude rigoureuse et d'une sincérité absolue. C'est un document vécu et rescapé. Je me demande encore comment j'ai réussi à le protéger et à le rapporter intact après toutes les vicissitudes par lesquelles nous sommes passés. Les premiers carnets cartonnés, puis ceux plus petits recouverts de moleskine, enfin les feuillets cousus à la main étaient renfermés dans une gaine faite en « filali » avec beaucoup d'adresse par le docteur Fournial qui était un bricoleur doublé d'un artiste. Grâce à cette enveloppe assez hermétique les manuscrits n'ont pas trop souffert des intempéries et surtout du véritable déluge que nous avons traversé, au retour par le Chari. Je les reproduis tels quels pour leur conserver leur cachet et leur originalité que résume ce simple titre : *Carnets de route du Commandant de l'escorte de la mission saharienne Foureau-Lamy*. Il y a deux habitudes auxquelles je suis resté toujours fidèle pendant notre voyage, celle de consigner chaque soir par écrit les événements du jour et les réflexions qu'ils me suggéraient et celle de lire un chapitre

du *Nouveau Testament* puis de l'*Imitation de Jésus-Christ* dans un ordre dont nous étions convenus avec ma femme, qui en faisait autant de son côté, pour donner rendez-vous à nos pensées intimes à travers les espaces qui nous séparaient. Quand parfois, très rarement, je me suis trouvé dans la nécessité de manquer à cette double obligation, pendant un ou deux jours, tout au plus, je me suis rattrapé le jour suivant et je me suis remis à la hauteur de mes notes comme de mes lectures. La matière de celles-ci ayant été épuisée fut reprise dans le même ordre jusqu'à la fin des deux fois trois cent soixante-cinq jours que dura notre périple africain.

Pourquoi avoir retardé si longtemps cette publication? Est-ce pour lui assurer le bénéfice de la prescription trentenaire et le recul du temps? Des événements de premier plan, la conquête du Maroc, la guerre mondiale reléguaient au loin les questions sahariennes; l'étude des différents tracés du futur chemin de fer les rend de nouveau d'actualité.

Au projet du Transsaharien, proprement dit, d'Oran au Niger, destiné à permettre la mise en valeur de la vallée de ce fleuve, en dehors de la zone d'attraction des ports de la côte de Guinée, depuis Ségou-Sikoro jusqu'à Niamey (ces deux villes formant les extrémités de la « patte d'oie » prévue par l'organisme national d'études) vient s'ajouter, en deuxième lieu, la perspective d'un Transafricain reliant le Niger au Congo français et au Congo belge, et utilisant sensiblement, après s'être avancé de Niamey à Zinder, et à partir de cette dernière ville, l'itinéraire que suivit la mission Foureau-Lamy. Le récit de notre marche le long de cet itinéraire est donc un document qui vient à son heure et qui répond au souci exprimé par M. E.-F. Gautier dans son ouvrage magistral écrit en 1925 sur *la Conquête du Sahara*, où il est dit que « c'est au Tchad surtout que le Transsaharien apparaît immédiatement nécessaire à l'avenir de la domination française en Afrique. Le seul rattachement possible du Ouadaï à la métropole est à travers le Sahara ». On ne saurait mieux dire.

INTRODUCTION

C'est un Français, René Caillié, Limousin comme M. Foureau, qui, en 1827, revint le premier vivant de Tombouctou, par le Tafilalet, jusqu'à Fez et Tanger, de Tombouctou la Mystérieuse et l'Inviolée jusqu'alors, où le major anglais Laing avait trouvé la mort, peu auparavant.

Depuis lors, quelques explorateurs isolés avaient seuls tenté de renouveler son exploit : Gerhard Rohlfs, Erwin de Bary, deux Allemands, le docteur Oscar Lenz, un Autrichien (1), et le populaire capitaine Monteil (2).

Mais la mise en valeur du Sahara ne fut envisagée sérieusesement qu'en 1879 lorsque M. de Freycinet, alors ministre des Travaux publics, institua une commission dite du « Transsaharien » et mit un million à la disposition de trois missions d'études, dont celle du lieutenant-colonel Flatters, à l'époque commandant supérieur de Laghouat.

La première mission Flatters comptait parmi ses membres le futur général Bernard et M. Alfred Le Chatelier, lieutenant au 1er régiment de tirailleurs algériens et aujourd'hui profes-

(1) Lenz alla de l'oued Draa (Maroc) à Tombouctou, du 29 avril au 1er juillet 1880, par l'oasis de Tindouf, Taodenni, Araouan et Tombouctou.

(2) Monteil alla de Ségou-Sikoro à Tripoli, du 23 décembre 1890 au 10 décembre 1892. Itinéraire par Ségou-Sikoro, Sikasso, Ouachadougou, Dori, Say, Sokoto, Kano, Kouka Barroua, Bilma, les oasis du Kaouar Kanouri, Gatnou, Mourzouk, Sokna et Tripoli.

seur honoraire de sociologie musulmane au Collège de France, qui ne cessa de s'intéresser à l'entreprise de sa jeunesse et fut le meilleur, le plus actif, et le plus sagace des conseillers du commandant Lamy pour la préparation d'une nouvelle expédition transsaharienne.

La seconde mission Flatters avait abouti au drame de Bir-el-Gharama en 1881, provoqué d'une part par la félonie des Chaamba, par la cupidité des Touareg et d'autre part par l'excès de confiance et l'imprudence téméraire du lieutenant-colonel Flatters, demeuré sourd aux conseils de prudence de ceux des compagnons de sa première tentative qui ne voulurent pas s'associer à sa chance pour une seconde entreprise. L'échec sanglant de celle-ci jeta un voile de deuil sur l'œuvre à peine ébauchée de la pénétration saharienne et la suspendit pendant dix-sept ans.

Il fallut l'initiative et la ténacité de deux intrépides pionniers du Sahara pour la reprendre en 1898.

Fernand Foureau, missionnaire persévérant et laborieux du ministère de l'Instruction publique, qui en était à sa onzième tentative de traversée du Sahara, dont il ne revenait jamais les mains vides au profit de la science et qui avait la candeur de conserver des illusions sur la loyauté des Chaamba qui s'enrichissaient à ses dépens chaque année et se le réservaient jalousement comme une poule aux œufs d'or ; et le commandant Lamy, l'un des plus vaillants officiers de l'armée d'Afrique, formé à l'école des chefs illustres qui avaient créé le Service des Affaires indigènes en Algérie et l'avaient étendu à la Tunisie, sous un nom et avec un rôle légèrement différents, héritier de la tradition des Margueritte, des Philebert, des Thomassin et des de Laroque dans l'art de conduire les indigènes musulmans de l'Afrique du Nord.

Encouragés par le chef de l'État lui-même, M. Félix Faure, dont le commandant Lamy était, à son retour de Madagascar, devenu officier d'ordonnance, bénéficiaires du legs fait à la Société de Géographie de Paris par M. Renoust des Orgeries, inspecteur général des Ponts et Chaussées, passionné pour les questions africaines, et dont M. Alfred Le Chatelier était l'un

des exécuteurs testamentaires, subventionnés par le Comité de l'Afrique française, créé, en 1890, sous les auspices du prince d'Arenberg, et par le ministre de l'Instruction publique d'alors, M. Léon Bourgeois, Foureau et Lamy, dont les noms devaient devenir inséparables, s'entendirent pour organiser une mission pouvant contribuer à faire un tout homogène de l'Algérie, du Soudan et du Congo, selon la devise même du Comité de l'Afrique française, et devant rejoindre à cet effet dans la région du Tchad, au cœur du continent noir, deux autres missions parties simultanément du Niger et de l'Oubangui, pour relier l'Algérie à l'Afrique Occidentale et au Congo français.

La mission du Nord devait avoir une force suffisante pour lui permettre de vaincre les obstacles qui avaient rendu jusqu'alors le Sahara infranchissable sauf pour de rares isolés, soigneusement camouflés. Il s'agissait de le traverser désormais, drapeau déployé, et d'y faire reconnaître la suprématie de la France. A cet effet, le concours d'une force militaire régulière était indispensable. Flatters s'était mis à la merci des indigènes sahariens et il avait fait quitter leur uniforme militaire aux quelques soldats qui l'accompagnaient (1). Lamy tenait essentiellement à ce que le noyau de son escorte

(1) La première mission Flatters fut organisée à Biskra et partit d'Ouargla le 5 mars ; elle y revint le 17 mai 1880.

Elle comprenait :

	10	membres européens,
	15	ordonnances ou gens de service français,
	30	indigènes d'escorte,
	50	chameliers.
Au total...	105	personnes, dont 25 Français.

La seconde mission Flatters, organisée à Laghouat, partit d'Ouargla le 4 décembre 1880 ; elle fut massacrée le 16 février 1881.

Elle comprenait :

	13	membres européens,
	2	sous-officiers français,
	2	ordonnances français,
	76	chameliers et ordonnances indigènes,
	5	guides Chaamba d'Ouargla.
Au total...	98	personnes, dont 17 Français.

fût formé par des tirailleurs du 1er régiment dont il avait éprouvé la valeur en Tunisie, au Tonkin, à Madagascar et au Sahara même, où pendant deux années il avait nomadisé autour d'El-Goléa avec une compagnie de tirailleurs algériens montée à Méhari. Il savait que les Kabyles étaient susceptibles de s'adapter à l'utilisation du chameau et qu'ils demeuraient étrangers aux intrigues des Chaamba et des Touareg dont la collusion était toujours à craindre. La première idée de Lamy et de Foureau avait donc été de prendre avec eux 200 tirailleurs algériens et une quinzaine de spahis à cheval, effectif qui leur paraissait suffisant, sans trop alourdir leur convoi. Le général Larchey, commandant le 19e corps d'armée, tint à y ajouter une cinquantaine de tirailleurs sahariens d'une compagnie nouvellement formée et qui, recrutés dans les tribus du Sud algérien, réunissaient aux qualités des tirailleurs algériens une connaissance précieuse du désert et la pratique de ses moyens de transport. Ce fut une excellente idée et les services que nous rendirent les Sahariens du lieutenant Rondenay furent incomparables (1). En cours de route, un mois après notre départ d'Ouargla, un peloton de spahis sahariens, montés à méhari, nous rejoignit avec un convoi de ravitaillement et obtint de rester avec nous. Il nous rendit également de grands services et porta le total de notre effectif à 306 hommes de troupe, se décomposant ainsi :

Tirailleurs algériens du 1er régiment.....	212
Spahis algériens du 3e régiment.....	13
Tirailleurs sahariens de la 1re compagnie..	51
Spahis sahariens de l'escadron Germain..	29

Plus un maréchal des logis du 12e régiment d'artillerie pour commander la section de deux petits canons Hotchkiss 42 millimètres de la marine servis par des tirailleurs algériens.

(1) Détail par origine de la Section des Tirailleurs sahariens : 22 Arabes, 11 Nègres, 8 Harratin, 4 Kabyles, 1 Mzabite, 5 Français ; ces derniers et 17 indigènes provenaient des régiments de tirailleurs algériens ; il y avait 3 anciens spahis algériens ; le reste, soit 26, provenait du recrutement direct dans le Sahara par le capitaine Pierron.

Un convoi de 1 000 chameaux transportait la troupe elle-même, au début, et des marchandises de toute sorte, des vivres pour plus d'une année, des munitions pour plus d'un combat, et jusqu'à une monnaie de change, les fameux « bouthirs », ces thalers de Marie-Thérèse, en usage encore dans tout le centre de l'Afrique.

C'était une forte et lourde colonne, capable de briser toutes les résistances armées pouvant s'opposer à nous dans le Sahara et de surmonter bien des difficultés, sauf peut-être la plus grande et la plus dangereuse de toutes, celle du désert lui-même qui lui opposait son manque d'eau, son aridité, les obstacles d'un terrain tantôt sablonneux, tantôt rocheux, souvent accidenté et son climat implacable avec des variations de température allant de — 14 degrés à + 54°; auxiliaires sur lesquels comptaient les invisibles indigènes de ces parages, aux aguets, suivant le sillage du long serpent que nous formions et qui laissait une trace indélébile sur le sol, puisque notre piste fut jalonnée par les cadavres des chameaux et par les débris des cargaisons semées en cours de route ou brûlées à demi aux gîtes d'étape faute de moyens de transport. Nous étions entourés d'une hostilité continue, tantôt sourde comme celle de la nature elle-même, se manifestant par le vide fait devant nous et par le refus de tout concours de la part des indigènes qui faisaient disparaître leurs animaux et ne voulaient pas nous servir de guides; tantôt déclarée, lorsque les circonstances parurent propices pour nous attaquer. Notre force et notre endurance l'emportèrent néanmoins et nous ne perdîmes que nos chameaux petit à petit; ils furent remplacés, en partie tout au moins, par des bourriquots dans l'Aïr, par des chevaux et des bœufs porteurs au Soudan et au Tchad, enfin par des porteurs humains au Chari, moyen de transport barbare et détestable. Il ne nous restait plus qu'à expérimenter les pirogues sur le Congo et à travers les rapides qui en séparent les différents biefs. Nous parvînmes ainsi jusqu'à Brazzaville d'où, après la traversée du Pool, le premier chemin de fer congolais nous conduisit à Matadi, port du Congo belge, où nous nous embarquâmes

le 21 septembre 1900. Nous avions quitté Biskra le 27 septembre 1898. Nous étions arrivés à Zinder le 2 novembre 1899.

Notre tête de colonne comprenait cinq membres civils au début, bientôt réduits à quatre.

C'étaient : Fernand Foureau, l'ancien fourrier de la marine en 1870, soldat à l'armée du Nord avec Faidherbe, prisonnier à Coblentz, ayant conservé de ses premiers contacts avec l'armée des souvenirs pénibles et rapporté des geôles allemandes un désir de revanche qui se donnait carrière dans le vaste champ des explorations scientifiques en Afrique. Savant formé à sa propre école, type d'autodidacte, il apportait une scrupuleuse exactitude à ses observations astronomiques et à ses recherches géologiques, botaniques et ethnographiques. D'une inaltérable sérénité et d'une véritable bravoure, rivalisant d'entrain à cinquante ans avec les plus jeunes d'entre nous, passant ses journées à la recherche des cailloux intéressants, des rares vestiges de la vie animale ou de la végétation disparue dans ces contrées désolées, il traçait l'itinéraire parcouru et, la nuit venue, observait au sextant ou au théodolite les étoiles qui illuminaient le ciel saharien, secondé par son fidèle Villatte, pour faire le point et relever les coordonnées géodésiques de notre route. Noël Villatte était, lui aussi, un ancien timonier de la marine, devenu astronome, attaché à l'observatoire de la Bouzaréah, près d'Alger, qu'il devait diriger plus tard, et qui apportait de la bonne humeur et de la rondeur à une tâche ardue, fatigante et monotone, car le travail de nuit s'ajoutait aux efforts du jour. Il rivalisait sous ce rapport avec le sous-lieutenant de Chambrun de l'artillerie coloniale, qui faisait, de son côté, des observations astronomiques avec le superbe instrument d'Hurlimann dont lui avait fait cadeau avant le départ, après un stage à Montsouris et des leçons pratiques données dans la Lozère, l'illustre de Brazza, son beau-frère.

Un ancien élève du Muséum, M. Jacques du Passage, que son père avait accompagné jusqu'à Touggourt, était chargé de toutes les recherches d'histoire naturelle ; mais il était

trop jeune d'âge et surtout de caractère pour supporter physiquement et moralement une épreuve d'une durée pareille et, dès le 26 novembre 1898, il prit le chemin du retour vers Alger, en profitant d'un convoi qui remontait vers Ouargla après nous avoir ravitaillés à Timassanine, sous la direction du capitaine Pein, chef de l'Annexe d'Ouargla.

M. Leroy, ami personnel de Foureau, photographe amateur et fin Normand, était chargé de prendre les nombreux clichés qui devaient illustrer les étapes de la mission. Il s'acquitta de sa tâche de son mieux, mais les péripéties d'un aussi rude voyage et la réduction de nos moyens de transport ne lui permirent de rapporter qu'un nombre infime de vues photographiques qui ornent le volume publié par Foureau en 1902 : *D'Alger au Congo par le Tchad.*

Enfin le personnel civil de la mission était complété par M. Charles Dorian, député de la Loire, portant un nom illustré dans le gouvernement de la Défense nationale par son père, ministre des Travaux publics en 1870-1871 et dont il avait la noble ambition de se montrer digne en participant à la périlleuse entreprise saharienne, qu'il avait contribué à organiser de ses deniers. Cavalier intrépide et toujours élégant, Dorian considérait le danger comme un sport passionnant et ne se désolait que lorsqu'il fallait livrer aux flammes les soieries précieuses et les rubans multicolores de Saint-Étienne pour lesquels il espérait ouvrir de nouveaux débouchés commerciaux en Afrique. Il avait acheté à Ouargla un beau cheval gris, — surnommé « Caïd » ou « Vieux Voleur » en raison sans doute de son premier propriétaire, — qu'il harnacha avec une selle mexicaine, d'un modèle original et pratique, apportée de Paris, et sa monture devint l'objet de soins et de gâteries de toute sorte, au point de rendre parfois jaloux les malheureux bipèdes humains moins favorisés pour les distributions d'eau.

Nos quatre compagnons civils allèrent avec nous jusqu'à Zinder ; de là, M. Dorian, qui avait la nostalgie du Palais-Bourbon, eut hâte de rentrer par le Dahomey et s'employa de son mieux à Paris pour les intérêts de la mission saha-

rienne. M. Leroy, dépourvu de plaques photographiques, rentra avec lui au plus vite. MM. Foureau et Villatte nous accompagnèrent jusqu'à Koucheri sur le Chari, d'où ils rentrèrent par l'Oubangui et le Congo, en nous devançant pour présenter au plus tôt les résultats scientifiques de la mission aux compagnies savantes qui s'étaient intéressées à son organisation. Tous les quatre n'avaient cessé d'avoir les rapports les plus cordiaux avec les militaires de tout grade de l'escorte, dont ils avaient partagé, sans jamais se plaindre, les fatigues, les privations et les dangers. On se sépara d'eux avec un sentiment profond d'estime réciproque.

Une physionomie des plus caractéristiques de la mission était celle du chef des guides chaamba de M. Foureau, El-Hadj Abd el-Hakem, khalifa du caïd des Chaamba Guebala, et compagnon depuis des années de l'explorateur qui avait en lui une confiance absolue et que nous jugions aveugle dans les débuts, alors que le mercantilisme d'El-Hadj et sa duplicité politique se manifestaient par l'exploitation des besoins de toute nature de l'escorte et par le souci de ne pas se compromettre vis-à-vis des Touareg en nous introduisant chez eux, sans leur consentement. Mais une fois les ponts coupés avec Ouargla, quand il n'y eut plus de salut pour tout le personnel de la mission que dans la marche en avant, El-Hadj déploya des qualités exceptionnelles de vigueur, d'intrépidité, de dévouement même, si bien que toutes nos préventions à son égard tombèrent pour faire place à une réelle estime. C'était un fervent musulman, observant scrupuleusement le Ramadan et faisant les prières rituelles quotidiennement ; cependant il était tolérant et n'avait pas la haine du chrétien. Il nous a rendu de grands services et il a mérité notre reconnaissance (1).

Les militaires provenaient en majeure partie du 1er tirailleurs. C'est là que le commandant Lamy avait fait ses débuts en sortant de Saint-Cyr. Ancien élève de la Flèche, fortement trempé au physique et au moral, il avait corrigé l'exubérance

(1) Il a reçu la cravate de commandeur de la Légion d'honneur à Ouargla, le 16 mars 1930.

du tempérament méridional (il était né à Mougins, près de Cannes), par le repliement sur lui-même et par le frottement avec d'autres caractères, faisant comme lui, loin de leurs familles, l'expérience précoce de la vie. En Tunisie, au service des renseignements, au Tonkin, avec les troupes combattantes, au Sahara, en créant le poste d'El-Goléa, à Madagascar, où il avait entraîné plus de 5 000 convoyeurs kabyles, et, après la conquête, participé à la pacification de la grande île, sous les ordres de son illustre compatriote Gallieni, qu'il rappelait par plus d'un trait du caractère et même de la physionomie, avec un grand nez armé d'un lorgnon, partout il avait acquis une connaissance profonde des indigènes et appris avec leur langue l'art de les manier. Il en avait donné la preuve éclatante à El-Goléa où il créa le poste le plus avancé à l'époque dans le Sahara et sut maintenir pendant deux ans, de 1891 à 1893, une paix complète qui ne fut pas troublée par le moindre incident, fait unique dans l'histoire de notre pénétration saharienne ! dû à l'habileté avec laquelle Lamy, qui possédait à fond la langue arabe, put se créer des intelligences dans les milieux indigènes et s'attirer la confiance, la sympathie et la reconnaissance de ses subordonnés et de leurs voisins ! Il avait pris sur eux tous un ascendant auquel il s'amusait à donner une forme maraboutique, par certaines momeries extérieures en usage chez les musulmans, en égrenant, par exemple, un chapelet entre ses doigts au cours de ses palabres avec des visiteurs indigènes ou en observant le jeûne du Rhamadan. Il inspirait à ses compagnons de la mission saharienne une confiance sans bornes et ses collaborateurs ne pouvaient mieux faire que de s'inspirer de son exemple. J'avais été son compagnon fidèle à El-Goléa et à Madagascar et son télégramme du 12 juillet 1898 me trouva prêt à le suivre jusqu'au bout du monde.

Le brave Oudjari, lieutenant indigène, originaire de Cherchell, était le type du dévouement, de l'activité et de l'énergie ; Lamy le connaissait depuis le Tonkin et il l'avait emmené également à El-Goléa et à Madagascar. Tout en conservant ses solides qualités natives, Oudjari, doué d'une remar-

quable ingéniosité, s'était assimilé aux idées françaises, au point de s'être converti plus tard au christianisme et d'avoir épousé une femme française. Malheureusement les épreuves endurées affaiblirent la vigueur de son tempérament et il succomba au Maroc, le 16 octobre 1911 (1).

Le lieutenant Métois, natif d'Ayron dans la Vienne, était un solide Poitevin, d'un pays voisin de celui de Foureau avec lequel il sympathisait plus particulièrement ; il cachait, sous une apparence très simple et modeste, une valeur intellectuelle et une culture d'esprit dont le volume de vers qu'il rapporta de la mission, sous le titre d'*Impressions sahariennes*, fut la meilleure preuve. C'était, de plus, un cœur excellent.

Le lieutenant Verlet-Hanus était l'un des plus brillants espoirs de l'armée et, dès le début de sa carrière, il avait déployé toute l'ardeur d'une vocation militaire irrésistible. Sec, nerveux, les gestes saccadés, il saisissait vite les intentions de ses chefs et les réalisait toujours pour le mieux. Topographe émérite (2).

Le sous-lieutenant Gabriel Britsch était le Benjamin de la bande. Sorti de Saint-Cyr en 1896, son aspect le rendait encore plus jeune que son âge et le colonel Ménestrel s'était tout d'abord refusé à laisser partir ce blanc-bec qui lui paraissait hors d'état de supporter les fatigues d'une pareille entreprise. Il fallut que je me porte garant de la force de résistance du jeune sous-lieutenant de ma compagnie, que j'avais pu apprécier et éprouver, pour vaincre l'opposition du colonel et l'événement me donna raison, car Britsch n'eut pas une minute de défaillance (3).

L'appoint de la section de tirailleurs sahariens nous fut

(1) Son fils, Louis Oudjari, médecin-lieutenant au 21e tirailleurs algériens, continue les belles traditions militaires de son père.

(2) Tué le 28 août 1914 par éclat d'obus au nord de Fraize (Vosges), comme commandant breveté du 13e bataillon de chasseurs à pied.

(3) Tombé le 28 août 1914 à la tête d'un bataillon du 5e tirailleurs algériens au combat de Signy-l'Abbaye, dans les Ardennes ; atteint d'une balle au ventre, décédé à Vouziers le 30 août. Son fils, Jacques Britsch, est venu, à la sortie de Saint-Cyr en 1928, prendre sa place au 1er tirailleurs.

d'autant plus précieux que celle-ci avait à sa tête un officier de premier ordre, le lieutenant Rondenay, auquel sa barbe donnait un air de gravité qui augmentait encore l'autorité qu'il exerçait tout naturellement sur sa petite troupe.

Le lieutenant de Thézillat nous avait rejoints une dernière fois, le 4 février 1899, au puits d'In-Azaoua avec un peloton de 29 spahis sahariens ; il avait accompagné un de ces convois de ravitaillement que le capitaine Pein avait poussés à notre suite jusqu'au delà du Tanezrouft, à condition qu'ils lui fussent renvoyés vers le Nord. Néanmoins, les circonstances amenèrent le commandant Lamy et M. Foureau à estimer que le maintien des spahis de Thézillat était indispensable et ils réquisitionnèrent en quelque sorte son peloton, à la grande joie du lieutenant de Thézillat qui nous avait déjà ravitaillés à plusieurs reprises et se considérait comme étant des nôtres ; mais le capitaine Pein fut furieux contre lui, cependant il ne pouvait pas aller le rechercher au delà du Tanezrouft, qui nous séparait désormais. C'était le type du beau mâle, travaillant gaiement à la repopulation du Sahara quand l'occasion s'en présentait. Il y eut ainsi des Oulad Thézillat dispersés de Fort Mac-Mahon à Zinder et à Kouchéri (1). Sa troupe avait une réelle valeur.

J'ai dit un mot du sous-lieutenant de Chambrun au sujet des observations astronomiques qu'il faisait parallèlement avec celles de Foureau et de Villatte et qui lui valurent le prix Guérineau-Delalande, décerné par l'Académie des Sciences. C'était le plus charmant de nos compagnons de route, causeur intarissable, au rire communicatif, qui trouvait le moyen de nous intéresser à des histoires de famille remontant à La Fayette et à la duchesse d'Ayen, par des anecdotes contées avec verve et esprit. Il était d'une indiscrétion amusante lorsqu'il nous initiait même à des secrets du cœur et la plupart

(1) Ces « petites alliances » prirent un caractère diplomatique lorsqu'en 1900 de Thézillat devint officiellement le gendre du sultan du Bornou pour exercer, en cette qualité, le commandement des forces armées sur un territoire attribué à l'Allemagne qui ne l'occupait pas encore effectivement.

des membres européens de la mission et même quelques indigènes savaient, par nos plaisanteries à ce sujet, que le jeune astrologue avait découvert au firmament de la Lozère une étoile du nouveau monde et que, dans la destruction de tout bagage inutile, fut sauvegardée une gracieuse photographie, qui nous servit de porte-bonheur et nous accompagna jusqu'au bout. Certains enfantillages, dont nous nous étions divertis, prirent un autre caractère à nos yeux quand, le soir du combat de Koucheri (22 avril 1900), où il avait été blessé aux côtés du commandant Lamy mortellement frappé, le bras droit brisé par une balle et alors qu'on ignorait quelles en seraient les suites, le bon Aldebert nous dit en riant toujours : « Voilà qui va bien me gêner pour conduire Clara à l'autel ! » Pour lui donner la réplique, le docteur Fournial était impayable ; avec une verve méridionale endiablée et une exubérance qui contrastait avec la froideur affectée du commandant Lamy, qui traitait volontiers son compatriote de Mocco, il se livrait à la popote, sous la tente marabout qui abritait pour le repas du soir, le seul qui fût pris en commun, tous les membres de la mission, civils et militaires, avec son camarade Aldebert (de Chambrun), à des joutes oratoires et à des pitreries du plus haut comique. Nos maigres repas étaient assaisonnés d'esprit provençal et égayés par des scènes où, singeant deux clowns célèbres, nos deux lurons nous transportaient au Nouveau Cirque et déchaînaient le fou rire général. Grâce à eux, l'atmosphère de la popote, sinon ses menus, fut toujours réconfortante.

Le tempérament excessif de Fournial se manifesta jusque dans la maladie, à laquelle il résista victorieusement grâce à une ténacité de vie admirable. Il était parti pour la mission à peine convalescent d'une fièvre typhoïde des plus graves et le régime alimentaire de la popote eut bien vite ulcéré à nouveau la muqueuse de ses intestins ; il fut atteint d'une entérite aiguë qui le réduisit à l'état de squelette. Nous le crûmes perdu. Mais il ne cessa pas de lutter contre le mal, mettant sur les dents le personnel de l'infirmerie appelé à le soigner nuit et jour et à le servir avec un dévouement de tous les ins-

tants. On connaît son mot désespéré quand il fut décidé qu'on contournerait le Tchad par le nord : « Ah ! si vous croyez que c'est rigolo d'aller « poser culotte » tout autour de ce maudit lac ! » Grâce à une énergie surhumaine et à des soins empressés, il se rétablit petit à petit et, à l'arrivée à Bordeaux, s'il n'était pas encore obèse, il était redevenu gaillard. Avec cela artiste jusqu'au bout des ongles, dessinant à merveille et sachant tout faire de ses dix doigts. J'ai encore les enveloppes en filali qu'il fabriquait pour contenir mes carnets et relier mes manuscrits, qui ne durent qu'à lui leur conservation. Celle-ci est devenue plus intéressante depuis que Fournial lui-même a perdu ses propres papiers relatifs à la mission saharienne dans le désastre de la Méhalla d'Abd el-Aziz à Mechra-ech-Chaïr, au Maroc (en 1906). Il n'a conservé que quelques-uns de ses dessins à la plume ou au crayon dur, véritables œuvres d'art, qu'il a bien voulu mettre à ma disposition avec sa générosité habituelle pour orner ce volume.

Par un contraste frappant, le médecin aide-major Haller s'opposait en brun et froid Lorrain au type rutilant de son confrère provençal ; ils s'entendaient néanmoins parfaitement et la répartition des tâches entre eux se faisait toujours à l'amiable. D'un moral bien trempé, énergique et réservé, tête froide et cœur chaud, le docteur Haller avait une silhouette fine et élégante et une attitude un peu distante qui en imposait. Un point de ressemblance entre nos deux toubibs, ce fut que l'un par sa maladie et l'autre par la blessure dont il fut atteint, le 2 mai 1900, nécessitèrent plus de soins que n'importe lequel des autres membres de la mission ! C'est dans les bras du docteur Haller qu'expira le commandant Lamy à Koucheri, le 22 avril 1900, dans la soirée ; le 2 mai suivant, dans la poursuite de Fadel-Allah, fils aîné et successeur de Rabah, tué le 22 avril, le docteur Haller fut frappé par une balle qui lui brisa la cuisse. Il dut être laissé au Chari, lors du retour de la mission saharienne, et ne put être soigné sérieusement qu'au Val-de-Grâce en décembre 1900, huit mois après avoir été blessé, d'où un raccourcissement de la jambe de 9 centimètres qui le fit juger par le service de santé

inapte au service militaire actif, en temps de paix, mais n'empêcha pas qu'il ne fût rappelé sous les drapeaux en 1914 à la mobilisation générale et placé à la tête de l'ambulance chirurgicale automobile, « l'Autochir » du 20e C. A. C'était un praticien de grande valeur (1).

Les cadres subalternes comprenaient 31 Européens, tous bien choisis et qui se montrèrent constamment à hauteur de leur tâche. Pas un ne fut l'objet d'une sanction disciplinaire grave pendant les deux ans de la mission et la joie du retour les trouva pleins d'une dignité inspirée par le sentiment du devoir et de la grande œuvre accomplis et qui les préserva des entraînements et des écarts de conduite.

Je ne puis consacrer à chacun d'eux une notice détaillée, car ils sont trop nombreux. Mais je tiens à saluer ici la belle figure de l'adjudant Jacques, modèle de tenue, d'endurance et de dévouement, qui succomba à Bangui après avoir atteint le but de la mission et à la veille du retour en France, où sa famille l'attendait impatiemment à Mussidan dans la Dordogne ; et je veux signaler aussi les mérites exceptionnels du sergent-major Fournier, dont l'attachement et l'amitié pour moi ne se sont jamais démentis et qui occupe à Avignon, sa ville natale, une situation considérée (2) ; le sergent fourrier Fontenaud, qui, après la mission saharienne, s'enrôla dans celle de M. Duchesne-Fournet pour l'exploration scientifique de l'Abyssinie et qui devint capitaine et officier de la Légion d'honneur, de même que le brave Villepontoux, mon cuisinier du poste de fort Miribel en 1895, parti ensuite pour Madagascar où il gagna comme sergent la médaille militaire en 1897, depuis lors capitaine et officier de la Légion d'honneur ; le maréchal des logis Bonjean, des spahis sahariens, auquel rien de ce qui touchait à la vie du bled n'était étranger ; enfin le maréchal des logis Neuville, du 12e d'artillerie, transplanté brusquement de Vincennes à Ouargla, dépaysé en Afrique mais qui ne s'en faisait pas et qui, juché sur son chameau,

(1) Actuellement, directeur de l'Établissement thermal de Vichy.

(2) Le commandant Fournier de la territoriale est proposé pour la cravate de commandeur de la Légion d'honneur.

lisait des bouquins, — ce qui ne dura pas longtemps ; — devenu chef d'escadrons d'un régiment d'artillerie en Rhénanie.

Je dois me borner à donner la liste des autres gradés dont les noms suivent :

MILITAIRES EUROPÉENS

1er RÉGIMENT DE TIRAILLEURS ALGÉRIENS

JACQUES, adjudant.
FOURNIER, sergent-major.
FONTENAUD, sergent fourrier.
BELIN, sergent.
COUILLÉ, sergent.
DE MOUSTIER, sergent.
DUCROS, sergent.
ROCHER, sergent.
VILLEPONTOUX, sergent.
BECBEC, caporal.
CROSSON DU CORMIER, caporal.
DELAYES, caporal.
GUILLEUX, caporal.
LELIÈVRE, caporal.
MÉNAGE, caporal.
PANNET, caporal.
RECEVEUR, caporal.
TRABESSAC, caporal.
JACQUIN, soldat.
CONGUES, soldat (sellier).

1re COMPAGNIE DE TIRAILLEURS SAHARIENS

PHILIPPOT, sergent.
PARA, sergent.
BILLOTET, caporal.
KLEITZ, caporal.
DELAPORTE, soldat.

12e RÉGIMENT D'ARTILLERIE

NEUVILLE, maréchal des logis.

3e RÉGIMENT DE SPAHIS

BELKACEM BEN LALLALI, maréchal des logis.
SÉGALAS, brigadier fourrier.
LURINE, maréchal ferrant.

1er ESCADRON DE SPAHIS SAHARIENS

BONJEAN, maréchal des logis.
RAVIN, brigadier.
SAUX, trompette.
TRENQUE, cavalier.

Si la croix de guerre des T. O. E. avait été instituée à cette époque tous auraient mérité au moins une palme à leur retour en France. Tous les survivants sont décorés de la Légion d'honneur.

Une mention spéciale est due au maréchal des logis Belkacem ben Lallali, du 3e spahis, qui avait accompagné, étant tout

enfant, la première mission Flatters et en évoquait volontiers les souvenirs ; il servait de trait d'union entre le passé et le présent. Son expérience et son savoir-faire nous furent d'une grande utilité.

Quant à la troupe elle-même, elle reflétait la physionomie spéciale des différents corps dont elle était issue. Elle avait, en général, la solide valeur des soldats indigènes de ce temps. On ne peut pas dire qu'elle fut triée sur le volet ; on avait demandé des volontaires, et, si ceux-ci furent encouragés dans les unités qui fournissaient des officiers ou des gradés à la mission, ce n'étaient certainement pas les meilleurs qui furent désignés par les autres commandants de compagnie. La section du lieutenant Rondenay et le peloton du lieutenant de Thézillat avaient plus d'homogénéité. Mais d'une façon générale on peut dire que les tirailleurs algériens étaient excellents ; ils étaient de la bonne époque. Nos régiments indigènes ne se recrutaient alors que par engagements volontaires d'une durée de quatre ans, et ce n'était qu'au bout de vingt-cinq ans de service que la retraite était acquise. Elle était alors pleine et entière, et suffisante pour que le tirailleur retraité fût un personnage considéré dans sa tribu, son douar ou sa decherra. Il y devenait *ipso facto* un agent de propagande française et la médaille militaire ornait d'ordinaire son burnous avec plusieurs décorations coloniales. Il était respecté et envié. La réduction du temps de service nécessaire pour obtenir une retraite, qui n'est plus que proportionnelle, fut une première atteinte au prestige des soldats indigènes rentrés dans leurs foyers, qui devinrent des êtres faméliques, déshabitués d'un travail régulier, des journaliers, sans métier défini et qui, en tant que retraités, se croient dispensés d'un nouvel effort sérieux. La raison donnée pour cette réduction était la constitution de réserves indigènes, formées avec ces retraités de douze ans de service, mais celles-ci ne purent jamais être organisées que sur le papier. La conscription indigène obligatoire apporta, par la suite, une autre modification à la valeur des corps de troupe de l'armée d'Afrique, dont le nombre seul se trouva accrû.

Nos tirailleurs algériens de la Mission saharienne, imbus de l'esprit de corps, animés d'une saine émulation par rapport aux Sahariens, leurs maîtres et leurs modèles, firent honneur à leur recrutement.

Cinq d'entre eux devinrent, par la suite, officiers indigènes. Ils avaient été bien choisis, car tous les cinq tombèrent sur le front français au cours de la Grande Guerre.

C'étaient :

Les lieutenants Medjadji, sergent à la 2e section, celle de Britsch, tué le 22 avril 1915 ; Aouach, notre ancien caporal infirmier, tué en 1916 ; Maddi, l'ex-ordonnance de Britsch, tué en 1916 ;

Les sous-lieutenants Azzaz, tirailleur de la 2e section, tué à Charleroi le 22 août 1914 ; Boutréha, ex-caporal à la 4e section, celle de Verlet, réformé ayant repris du service pendant la guerre, tué en 1917.

Ab eis disce omnes!

L'ÉPOPÉE SAHARIENNE

CARNET DE ROUTE
DE LA MISSION SAHARIENNE
FOUREAU-LAMY (1898-1900)

PREMIÈRE PARTIE
LA TRAVERSÉE DU SAHARA D'OUARGLA A IGHEZZAR

CHAPITRE PREMIER
DE BLIDA A OUARGLA

« LA MISE EN TRAIN »

Nous partîmes donc de Blida le 20 septembre 1898, à 5 h. 46 par train spécial, accompagnés à la gare par le drapeau du 1er tirailleurs, dont deux franges en or furent remises au commandant Lamy qui les conserva constamment, dans son portefeuille, sur son cœur ; et tous les officiers du régiment présents à Blida nous escortèrent et nous saluèrent au départ du train qui s'ébranla aux accents de *la Marseillaise* jouée par l'excellente fanfare du 1er tirailleurs. A l'arrêt de Maison-Carrée, le général Varloud, commandant la 1re brigade d'Algérie et les subdivisions du département d'Alger, vint nous faire ses adieux.

Le soir même, nous arrivâmes à Sétif, à 19 heures, où nous fûmes hébergés par les camarades du bataillon du 3e zouaves. Repartis le 21 septembre à 5 heures, nous arrivions à Biskra à 18 h. 30, en compagnie du général Dechizelle, commandant la subdivision de Batna, qui tint à nous accompagner jusqu'au bout de la voie ferrée. Nous restâmes à Biskra deux jours seulement, qui furent entièrement absorbés par la réception du matériel de la mission et sa répartition sur les chameaux loués jusqu'à Ouargla où nous devions trouver les animaux achetés pour le compte de la mission. L'apprentissage de nos tirailleurs, pour la plupart Kabyles, se ferait ainsi pendant les marches de concentration sans nuire à l'état des chameaux devant nous appartenir plus tard en propre.

Le chameau est relativement nouveau venu au Sahara, — probablement importé par les Arabes, — en tout cas, l'Afrique romaine ne l'a pas connu. Aux premiers siècles de l'ère chrétienne à quelle bête de somme étaient donc confiés les transports à travers le Sahara? Probablement aux bœufs porteurs des Garamanthes (habitants du Fezzan).

Le chameau indigène paît les trois quarts de sa vie et ce n'est pas trop si l'on considère ce qu'est un pâturage saharien : un lit de rivière à sec, de vagues cuvettes aux contours incertains, des recoins de dunes, où s'espacent à de grands intervalles des touffes grisâtres, diss ou hâd. Un voyage en caravane au Sahara est une chasse au brin d'herbe. Après un parcours de trois mois, les chameaux d'un convoi indigène se reposent pendant neuf mois, et surtout sont dispersés pour éviter la contagion de la gale. C'est le maintien du troupeau groupé qui provoqua l'échec du régiment des dromadaires créé en 1798 en Égypte sous le commandement du colonel Cavalier; du bataillon monté du 35e de ligne, sous Louis-Philippe en 1843; enfin de la compagnie des méharistes d'El-Goléa en 1891-1893.

La 1re section était sous les ordres du lieutenant Métois;

La 2e du sous-lieutenant Britsch;

La 3e du lieutenant Oudjari;

La 4e du lieutenant Verlet-Hanus.

Départ de Biskra du 1er échelon avec le capitaine Reibell, le 24 septembre; étape Bir-Djefarine, Bir-Setil et Mraier, où

l'on fait séjour le 28. Le 29, départ des 2e et 3e sections réunies, 100 hommes de troupe et 410 chameaux ; par Sidi-Khelil, Ourlana et Moghar, nous arrivons le 2 octobre à Touggourt où nous faisons séjour les 3, 4 et 5 octobre et où nous sommes rejoints, le 4 octobre, par les 1re et 4e sections et par la section d'artillerie de deux canons Hotchkiss de 42 millimètres. C'est un centre indigène important, siège d'un commandement supérieur, dont le titulaire fut, pendant de longues années, le commandant Pujat, un vétéran des bureaux arabes, qui transforma sa résidence en lui donnant un cachet oriental et byzantin.

Nous prenons également contact à Touggourt avec les membres civils de la mission. Ils nous devancent avec le commandant Lamy pour préparer notre installation à Ouargla, où la mission saharienne s'organisera définitivement. Je continue à diriger les marches de concentration et à les utiliser pour la formation de nos Kabyles à leur rôle de chameliers improvisés.

Le 6 octobre, départ de Touggourt pour la zaouïa de Temacin en deux échelons. Nous visitons la fameuse zaouïa des Tidjania, au moment de la prière du soir qui produit une impression profonde de recueillement et de foi dans un cadre poétique et pittoresque. A l'étape suivante, au delà du Chott que nous traversons à Bledet-Amar, se réunit à nouveau toute la compagnie de tirailleurs algériens avec le peloton de spahis et la section d'artillerie qui constituent pour le moment l'ensemble de l'escorte venue du Nord. Désormais l'instruction va pouvoir être donnée aussi bien au point de vue tactique qu'au point de vue chamélique.

Voici, par exemple, les prescriptions pour la marche du 8 octobre :

Coup de langue (réveil) pour les cuisiniers à 2 h. 30 ; 4 éclaireurs à cheval (spahis) sellent en même temps leurs chevaux et se préparent à partir au signal du réveil pour aller se placer en vedettes autour du camp.

Réveil à 3 heures. Chargement des chameaux fractionnés par escouade, chaque caporal servant de bachamar. Le chargement des chameaux ne doit pas durer plus de trois quarts d'heure au maximum.

Départ à 3 h. 45. A la sonnerie *Garde à vous* tout le monde

est prêt et se groupe ; les officiers à cheval surveillent leur section et la resserrent autant que possible.

Le maréchal des logis de spahis, accompagné d'un spahi portant une lanterne, gagne un point bien visible et élevé dans la direction de marche à suivre. Ce signal lumineux sert de point initial à la colonne pour la sortie du camp.

Ordre de marche de l'escorte : 1re section, artillerie ; 2e section suivie par le convoi des fonds en argent ; 3e section ; 4e section. L'officier de la section de queue marche le dernier de toute la colonne et ne doit laisser personne en arrière de lui.

La formation dans chaque section est en colonne d'escouades ; chaque escouade a ses chameaux en ligne, encadrés par 2 tirailleurs à droite et à gauche et suivis par tout le reste de l'escouade. Chaque escouade forme ainsi un essaim et les escouades se suivent l'une derrière l'autre.

Formation à prendre à l'arrivée pour installer le camp. Un grand carré de 150 pas de côté. Au centre les chameaux berrequés (1) ; tout autour les bagages formant une double enceinte : à l'intérieur, pour limiter le parc à chameaux, à l'extérieur, pour constituer un rempart de défense ; entre ces deux lignes de bagages les tentes des sections réparties sur chaque face, les faisceaux formés derrière la ligne des bagages extérieurs. En dehors du camp des petits postes pour donner l'alerte, disposés suivant les circonstances et en nombre variable.

Tel était, *grosso modo*, le schéma des dispositions adoptées pour la marche et le stationnement pendant les étapes de Bled et Amar à Ouargla. Celles-ci furent les suivantes : Oglet-erg-Eddem, El-Hadjira, où une réception particulièrement cordiale nous fut faite par le cheik intelligent et dégourdi et par le fils d'un marabout des Tidjania. El-Arifi, puis Bir-N'Gouça. Campement auprès d'une zaouïa de Si-Abd el-Kader-Djilani. Visite du caïd de la localité, un bon vieux hartani à l'œil malicieux et sympathique, portant sur son burnous rouge défraîchi la Légion d'honneur, la médaille coloniale agrafe Algérie et le Nicham Iftikar. Tout était préparé pour nous recevoir dignement au village à 4 kilomètres du camp.

(1) Agenouillés.

Demain nous arriverons à Ouargla au terme de nos marches d'entraînement et d'études préparatoires sur les formations à prendre soit en marche, soit au bivouac (1) :

Les principes tactiques au Sahara se réduisent à ceci :

1° Défense dans toutes les situations du convoi qui représente l'élément essentiel et vital de la mission. Cette défense, dans un pays où l'attaque peut se produire de n'importe quel côté, ne peut consister que dans la formation d'un carré autour du précieux convoi. Carré unique dans le cas du stationnement ou de la marche en ordre serré ; carrés multiples si la colonne s'est échelonnée en profondeur. Mais la section est la plus petite unité pouvant constituer un carré isolé.

La section attaquée se forme donc aussitôt en carré et le plus rapidement possible, la tête étant arrêtée ; les autres sections se rapprochent selon les circonstances, pour coopérer à la défense de la section attaquée. La solidarité de tous est une règle essentielle.

Dans le cas d'un carré unique, il faut grouper au centre et faire agenouiller les chameaux et laisser auprès d'eux le minimum de personnel pour ne pas affaiblir la défense.

La section d'artillerie marche toujours, quelle que soit la formation, derrière la section de tête, prête à être employée soit en avant, soit à droite, soit à gauche.

La formation de combat de la section d'infanterie est toujours pied à terre et sur un rang afin de permettre l'exécution de *feux de salve* qui, avec la longueur du mousqueton 1892-94, dont tous nos hommes sont armés, ne peuvent s'exécuter que sur un rang.

2° Instruction relative aux précautions à prendre pendant l'établissement et la levée du camp, qui sont deux moments critiques.

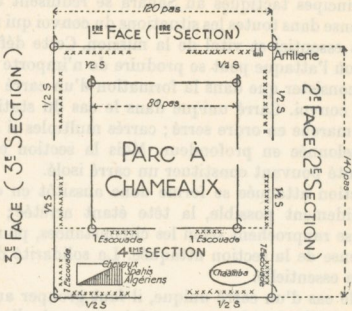
a) Au moment de l'arrivée à l'étape, les spahis, formant la pointe d'avant-garde, fournissent des vedettes tout autour de l'emplacement choisi pour le camp et à une distance de 300 à 500 mètres.

Les 4 spahis, flanqueurs de droite et de gauche pendant la marche, rallient rapidement le chef de la colonne, portant les fanions qui servent à piqueter le camp. Cette opération

(1) Voir les croquis joints.

I

Bivouac de l'Escorte de la Mission

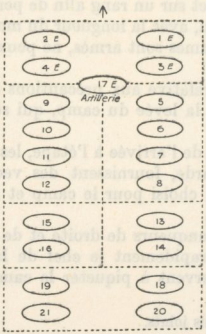


5e Section

II

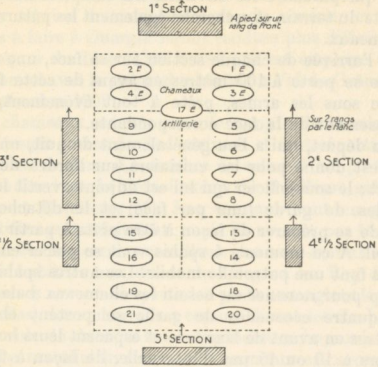
Formation Normale De Marche

Les Tirailleurs Étant Montés

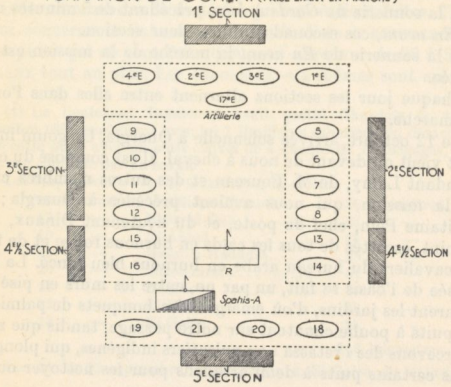


III
Formation Normale De Marche

Les Tirailleurs A Pied



IV
Formation De Combat (Prise Etant En Marche)



terminée rapidement, ils constituent, sous le commandement du maréchal des logis Belkacem ben Lallali, une patrouille mobile qui parcourt les environs du camp, fouille tous les accidents du terrain et recherche également les pâturages pour les chameaux.

b) A l'arrivée de chaque section sur sa face, une escouade de garde se porte à 100 mètres en avant de cette face et y demeure sous les armes, prête à tout événement, jusqu'à l'établissement de la face correspondante.

3° Au départ, qui a lieu généralement de nuit, un coup de langue est donné pour les cuisiniers sur l'ordre de l'officier de quart ; le sous-officier qui lui est adjoint avertit les quatre escouades de garde (une par face) et le détachement de spahis de se préparer de façon à être prêts à partir du signal du réveil. A ce moment, 4 spahis vont se placer en vedette, 3 autres font une patrouille mobile. Les autres spahis restent au camp pour ramener au besoin les chameaux baladeurs.

Les quatre escouades de garde se portent chacune à 100 mètres en avant de leur face et espacent leurs hommes en tirailleurs à 10 ou 15 pas d'intervalle, de façon à tendre un réseau de surveillance, tout autour du camp, pendant le chargement des chameaux.

A la sonnerie de *Garde à vous*, précédant de 5 minutes celle de *En avant*, ces escouades rallient leur section.

A la sonnerie de *En avant* la marche de la mission est entamée.

Chaque jour les sections alternent entre elles dans l'ordre de marche.

Le 12 octobre, arrivée solennelle à Ouargla. Un goum imposant vient au-devant de nous à cheval. Il est composé du commandant Lamy, de M. Foureau et des autres membres civils de la mission, qui nous avaient précédés à Ouargla ; du capitaine Pein, chef de poste, et du lieutenant Dinaux, son adjoint, escortés de tous les caïds en burnous rouge et de tous les cavaliers du bureau arabe en burnous bleu foncé. La traversée de l'oasis se fait, un par un, entre les murs en pisé qui séparent les jardins, d'où émergent les bouquets de palmiers ; les puits à poulie chantent sur notre passage, tandis que nous apercevons des « retassa » ou puisatiers indigènes, qui plongent dans certains puits à demi artésiens pour les nettoyer ou les

approfondir. Il nous faut marcher deux bonnes heures pour gagner notre camp de Cedrata à 6 kilomètres au sud de Ouargla. Nous serons là à l'abri des pestilences de l'oasis, mais le service du ravitaillement, du courrier et toutes les courses à faire à Ouargla seront rendues plus difficiles.

Le séjour du 13 octobre à Cedrata est employé à vacciner le personnel avec la pulpe glycérinée du Val-de-Grâce recueillie le 7 septembre 1898.

Les chameaux achetés pour le compte de la mission dans les différents postes du Sud arrivent et sont répartis entre les différentes sections. Le nombre de celles-ci est porté à 5 par suite de l'arrivée du détachement de tirailleurs sahariens du lieutenant Rondenay (1). Les animaux sont en général de belles bêtes en parfait état ; mais ils ne sont pas tous aptes à marcher sur les terrains rocailleux que nous aurons à traverser et ceux habitués aux dunes de l'Erg ou au Reg des vallées sahariennes auront bien vite les pieds ensanglantés. Il y en a d'indociles, des « charrads » comme disent les Arabes, qui en feront voir de dures à leurs conducteurs improvisés chameliers ! Le matériel livré avec les animaux est souvent défectueux, les bâts notamment sont peu solides et blessèrent rapidement le dos des chameaux. Les indigènes ont été débordés par les commandes de matériel qui leur étaient faites. Tout ce qui concerne le Sahara est individualiste à commencer par les puits qui ne sont faits que pour abreuver de 20 à 50 animaux tout au plus. Les chameaux eux-mêmes sont aussi peu

(1) Le lieutenant Rondenay avait quitté Ghardaïa le 16 septembre 1898 emmenant avec lui 7 tirailleurs sahariens du détachement de cette place avec un petit convoi de 4 chameaux de bagages, vivres et eau conduits par un sokkar.

Les étapes avaient été de Ghardaïa à El-Goléa :

16	septembre.	Metlili-les-Chaamba....	36	kilomètres.
17	—	Hassi-el-Gâa	43	—
18	—	El-Abiod	24	—
19	—	Hassi-el-Hadadra.....	25	—
20	—	Hassi-Zirara.....	51	—
21	—	El-Khoua	36	—
22	—	El-Feidj.....	28	—
23	—	El-Goléa	25	—
			268	kilomètres.

Les 24 et 25 septembre, organisation à El-Goléa du détachement

militarisables que possible. Ils se trouvent bien de marcher en petits groupes, à leur guise, lentement, en broutant les touffes d'arbustes qu'ils rencontrent en route, alors qu'une colonne militaire a toujours hâte d'arriver à l'étape pour établir le camp avant la nuit et prendre le repos nécessaire ; l'obligation de camper auprès d'un point d'eau fait que les pâturages aux environs du camp ont déjà été dévorés par les convois indigènes précédents, de sorte que les animaux, auxquels on n'a pas laissé le temps de brouter en cours de route, ne trouvent non plus rien à manger quand on est parvenu au terme de l'étape. Dans ces conditions, il ne faut pas incriminer les officiers du service des Affaires indigènes qui les ont achetés si nous avons eu avec nos chameaux des déboires inévitables.

Les 15, 16 et 17 octobre, marquage des animaux, distribution du matériel et des approvisionnements par parts aussi égales que possible afin de rendre chaque section autonome, en cas de séparation ou d'échelonnement.

Finalement l'organisation est la suivante :

1re section. — Lieutenant Métois, avec laquelle marchent

appelé à faire partie de la mission saharienne, à l'effectif de 1 officier, 3 sous-officiers, 58 caporaux et tirailleurs sahariens.

Étapes d'El-Goléa à Ouargla :

26	septembre.	El-Feidj.....	25	kilomètres.
27	—	El-Khoua	28	—
28	—	Zirara	36	—
29	—	Oum-el-Kelab	24	—
30	—	El-Hadadra.....	27	—
1er	octobre.	Séjour.		
2	—	Abd-el-Kader-ben-Hamouda	34	—
3	—	Gantara-el-Areg	35	—
4	—	Dans l'Oued-Touil à 15 kilomètres de Hassi-el-Hadjar.....	36	—
5	—	Hassi-el-Hadjar.....	15	—
6 et 7	—	Séjour.		
8	—	Gour Smahr.....	33	—
9	—	Djebel-Oubbada	32	—
10	—	Ouargla	10	—
			335	kilomètres.

Le convoi comptait : 40 chameaux, 8 sokhars, 1 bachamar, et un guide du Maghzen d'El-Goléa.

MM. Foureau et Villatte et les 13 spahis algériens, 49 tirailleurs algériens, 11 sokhars, 198 chameaux.

2e section. — Lieutenant Britsch — et popote, — avec le capitaine Reibell, 51 tirailleurs algériens, 9 sokhars, 200 chameaux.

3e section. — Lieutenant Oudjari — trésor, — commandant Lamy et M. Dorian, 50 tirailleurs algériens, 9 sokhars, 202 chameaux.

4e section. — Lieutenant Verlet-Hanus et sous-lieutenant de Chambrun, avec section d'artillerie, 63 tirailleurs algériens, 11 sokhars, 204 chameaux (1).

5e section. — Lieutenant Rondenay et M. Leroy, 51 tirailleurs sahariens, 9 sokhars, 200 chameaux.

Au total : 15 officiers et membres civils de la mission ; 213 tirailleurs algériens, y compris le maréchal des logis de Neuville, de l'artillerie ; 51 tirailleurs sahariens ; 13 spahis algériens ; 49 sokhars (chameliers indigènes servant de moniteurs aux tirailleurs) ; 1 004 chameaux et méhara, bientôt réduits au même rôle de porteurs de bâts ; 20 guides chaamba (chasseurs) ; 6 mokadem des Tidjania et Touareg, comme saufconduit. Soit : 367 personnes à nourrir.

Les approvisionnements divers et les vivres (bougies, allumettes, pain de guerre, sucre, café, sel, viande de conserve, farine, riz, orge, graisse), les munitions (cartouches, pétards, fusées), le matériel médical, étaient également répartis entre les sections ainsi que les denrées d'ordinaire de la compagnie de tirailleurs algériens (dattes, couscouss, pommes de terre, huile, thé, poivrons, savon, pâtes, etc.) ; les munitions d'artillerie restaient à la section d'artillerie.

(1) La section d'artillerie de Chambrun servait 2 petits canons Hotchkiss de 42 millimètres de la marine avec 2 sous-officiers, chefs de pièce, Neuville et Villepontouse, et 12 tirailleurs algériens.

CHAPITRE II

DE CEDRATA A AIN-EL-HADJADJ

« SUR LES TRACES DE FLATTERS »

Le 22 octobre, les 5e et 3e sections furent poussées en avant dans la direction de la Garet-Krima pour trouver un peu de pâturage à 4 kilomètres au sud de Cedrata.

La sobriété du chameau est légendaire et justifiée ; mais il ne reste pas indéfiniment sans manger ni boire. Au repos et au pâturage il peut rester de dix à quinze jours sans boire, surtout si la végétation est fraîche et humectée par la rosée nocturne ; en été, et en caravane, il faudra l'abreuver tous les deux ou trois jours. Les puits sahariens sont tous d'un faible débit et s'épuisent rapidement. Ce fut désormais le cauchemar de notre existence que d'y faire boire 1 000 chameaux, en travaillant nuit et jour.

Le dimanche 23 octobre, toute la mission se trouve réunie à Tarfaïa, en vue des gours du même nom. Étape sans eau, le 24 à Smihri, de même le 25 ; Hassi-Mjeira, à 59 kilomètres de Ouargla, puits abondant et eau excellente, mais le débit du puits, qui cependant passe pour remarquable, ne permet d'abreuver que 400 à 500 chameaux. Le remplissage des guerbas (outres en peau de chèvres) fait par des Sahariens dégourdis, dure jusqu'à 23 heures, et le réveil du lendemain 27 est à 3 h. 30. On s'arrête à Gour-el-Melah, sans eau, mais on trouve du pâturage et du bois. Le cas est général : là où il y a de l'eau, pas de pâturage ni de bois, rien que du crottin de chameaux. Loin des points d'eau, on rencontre parfois du pâturage et des arbustes. Trois étapes encore sans eau à Gour-er-Retmaïa, Slasel-Dhanoun, Oghroud-Torba — de 26, 38

et 30 kilomètres ; les parcours s'allongent et la colonne s'entraîne. Mais le chargement au départ, bien que se faisant dans de meilleures conditions, dure encore environ une heure trois quarts. D'assez nombreux chameaux sont blessés par suite des défectuosités des bâts et de la maladresse de nos Kabyles encore peu exercés aux chargements, surtout de nuit ; enfin la traversée des dunes amène des déplacements de charges, toutes causes de fatigue et d'excoriation pour les animaux. Le 31 octobre, nous sommes à Aïn-Taïba, vaste cuvette au milieu de dunes très élevées et escarpées. C'est une mare d'eau noirâtre d'environ 50 mètres de diamètre, entourée d'une ceinture de roseaux sur les bords de laquelle se trouvent trois ou quatre palmiers étiques. L'eau nitratée de la cuvette, corrompue par toutes les putréfactions végétales et animales, n'est potable ni pour les hommes ni pour les animaux ; on creuse autour de la mare des puisards de 1 m. 50 à 3 mètres de profondeur et l'eau filtrée par le sable est « taïba » disent les indigènes, c'est-à-dire « à point », sans doute par euphémisme car elle pue l'acide sulfhydrique et son aspect est peu engageant. Cette eau retirée des puits, il faut encore la transporter dans les delous (seaux en cuir) au sommet de la pente raide où glisseraient les animaux, pour en remplir les abreuvoirs (ou chréas) improvisés où viennent boire les chameaux. L'opération est pénible et lente. Une heure par 50 chameaux, soit quatre heures en moyenne par section. Il faut trois jours pour la totalité de notre troupeau. Pendant ce temps, le commandant Lamy et moi nous allons inspecter les pâturages aux alentours. On trouve au pied des grandes dunes, entre les sioufs (1) qui les relient, des bas-fonds dans lesquels un peu de végétation est demeurée. C'est une maigre pitance et cependant il faut que nos animaux prennent des forces pour franchir la distance d'Aïn-Taïba à El-Biodh, 220 kilomètres sans eau.

L'opération du remplissage des tonnelets (34 par section) et des guerbas (134 par section) fait suite à l'abreuvoir.

Le 5 novembre, réveil à 2 h. 30, départ à 4 h. 40. Étape de Feidj-el-Béida, superbe cuvette allongée nord-sud au milieu des dunes qui la dominent de droite et de gauche. Largeur de

(1) Sif, siouf, lames.

600 mètres. Vent du nord frais. Beaux pâturages. A la suite des pluies d'hiver, cette végétation doit devenir superbe. Il n'en reste que des vestiges.

6 novembre, réveil, 1 heure, départ, 2 h. 30. Chargement plus rapide mais défectueux. Marche de 38 kilomètres. Bivouac dans le Gassi-el-Ghessal, couloir de 2 à 3 kilomètres de largeur entre deux chaînes de dunes élevées de 150 à 200 mètres. Le terrain devient pierreux.

7 novembre, étape de 42 k. 500 dans le Gassi-el-Adham, sur du reg, sauf 2 kilomètres de dunes peu difficiles, avant l'arrivée. Température exquise.

7 novembre, réveil, 1 h. 30, départ, 3 heures. Étape dans le Gassi, droit au sud ; à droite et à gauche, hautes chaînes de dunes. Merveilleux effets de lever et de coucher du soleil qui rend le sable rose.

9 novembre, réveil à 1 h. 45, départ, 3 heures. Arrivée, 13 heures. Distance parcourue 44 kilomètres. Étape à l'entrée du Teniet-ech-Chadi. Marche entièrement dans le reg dur. Beaux effets de mirage.

10 novembre, arrivée à l'oued El-Biodh ; riche pâturage. Le bas-fond où se trouve l'eau est situé à l'est du camp, dans une légère dépression, où il faut creuser à 80 centimètres dans le sable pour trouver une eau d'une limpidité admirable, mais saumâtre. Auprès des puits, quelques jeunes hachanes (1) de palmiers, d'une belle venue, semés en 1880 par Flatters. La préparation des abreuvoirs consiste à faire une forte tranchée de 80 centimètres de profondeur, dont l'un des bords est laissé à pic et l'autre adouci en pente pour permettre aux chameaux de venir boire à même l'eau qui affleure. Il faut travailler sans cesse pour extraire le sable qui monte en même temps que l'eau et que les pieds des chameaux entraînent du fond de la tranchée. Il est encore préférable de puiser l'eau avec des récipients et de la verser dans les toiles de tente formant chréa. C'est une école.

La soirée, la nuit et le jour suivants sont nécessaires pour l'abreuvoir.

El-Biodh est un point de passage sur la route directe d'In-Salah à Ghadamès par Hassi-Messeguem et El-Biodh.

(1) Troncs.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Aurélie Tedjani, *Princesse des Sables*, par Marthe Bassenne. Préface de Louis Bertrand, de l'Académie française. In-16 avec 3 gravures hors texte. Prix..... 12 fr.

Charles de Foucauld, *explorateur du Maroc, ermite au Sahara*, par René Bazin, de l'Académie française. In-8° écu avec un portrait et cartes. Broché. Prix..... 18 fr.
Relié toile couleur..... 26 fr.

— *Nouvelle édition pour la jeunesse* (N° 1 de la collection *Nobles Vies-Grandes Œuvres*). In-8° demi-colombier cartonné..... 10 fr.

Le Sahara d'hier et d'aujourd'hui. **La Caravane aux éperons verts** (*Mission Alger-Niger*), par Pierre Delongle. Préface d'Octave Homberg. In-16 avec 13 photographies hors texte..... 15 fr.

Un Été dans le Sahara, par E. Fromentin. In-16 sur alfa..... 18 fr.

Le Général Laperrine, *grand Saharien*, José Germain et Stéphane Faye. In-16..... 15 fr.

A la recherche du grand axe. Contribution aux études transsahariennes, par Gaston Gradis. In-16 avec 5 cartes et 42 photographies hors texte. 12 fr.

Le Raid Citroën. **La Première traversée du Sahara en automobile.** *De Touggourt à Tombouctou par l'Atlantide*, par Georges-Marie Haardt et Louis Audouin-Dubreuil. In-8° écu avec une introduction de M. André Citroën, des illustrations de Bernard Boutet de Monvel, 60 reproductions de photographies originales et deux cartes itinéraires..... 20 fr.
— *Édition pour la jeunesse.* Broché..... 20 fr.
— Relié toile couleur..... 28 fr.

La Croisière noire. *Expédition Citroën Centre Afrique*, par Georges-Marie Haardt et Louis Audouin-Dubreuil. In-8° écu avec 63 gravures hors texte, et deux cartes..... 20 fr.
— *Édition pour la jeunesse.* Broché..... 20 fr.
— Relié toile couleur..... 28 fr.

De l'Algérie au Dahomey en automobile. *Voyage de la seconde mission Gradis à travers le Sahara, le Soudan, le territoire du Niger et le Dahomey* (15 novembre-2 décembre 1924), par Henri de Kerillis. In-8° écu, avec 32 illustrations hors texte et une illustration sur la couverture..... 20 fr.
Relié toile couleur..... 28 fr.

Une Promenade dans le Sahara, par Ch. Lagarde, avec une préface de Ch. Joliet. In-16..... 15 fr.

La Vie de René Caillié, *vainqueur de Tombouctou*, par André Lamandé et Jacques Nanteuil. In-16 avec un portrait et une carte..... 15 fr.
Relié toile couleur..... 24 fr.

D'Alger à Tombouctou. *Des rives de la Loire aux rives du Niger*, par le comte René Le More. In-16 avec une carte..... 15 fr.

Histoire des Colonies françaises et de l'expansion économique de la France dans le monde, publiée sous la direction de Gabriel Hanotaux, de l'Académie française et d'Alfred Martineau, professeur au Collège de France. Six volumes in-4° abondamment illustrés en cours de publication. Parus 1er octobre 1930 : T. I. *L'Amérique française*, par Ch. de La Roncière, conservateur à la Bibliothèque Nationale, Joannès Tramond, professeur à l'École navale et Émile Lauvrière, professeur au Lycée Louis-le-Grand. — T. II. *Algérie*, par Augustin Bernard, professeur à la Sorbonne. Chaque volume broché..... 150 fr.
Relié..... 215 fr.

PARIS (FRANCE). — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1931. 39483.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du CNL Centre national du livre